



# *Corps miroirs*

## Danser à l'hôpital



**Des usagers des services de santé mentale du Centre hospitalier de l'Université de Montréal ont collaboré avec des danseurs professionnels pour la création de courtes performances dans le cadre d'une activité de médiation culturelle menée en collaboration avec le Regroupement québécois de la danse. Baptisée Corps miroirs, l'opération a été initiée et dirigée par la chorégraphe Isabel Mohn. Retour sur l'expérience.**

*par Fabienne Cabado*



Par un matin ensoleillé du mois d'avril, une vingtaine de personnes s'affairent dans l'un des grands salons du pavillon Mailloux de l'Hôpital Notre-Dame. Au son de musiques entraînantes, elles dansent. Le groupe est composé de la chorégraphe Isabel Mohn, de son assistante Maryse Carrier, des danseurs professionnels Lina Cruz, Daniel Firth, Caroline Gravel, Hanako Hoshimi-Caines et Sonya Stefan et de patients des cliniques ambulatoires de santé mentale du CHUM. Nommés Angie, Marguerite, Michelle, Mickaël, Monique, Jessica, Johanne et Yao-Chi, ils sont devenus chorégraphes en herbe au fil d'une série de huit ateliers hebdomadaires. Dans moins de deux heures, les danseurs professionnels auxquels ils ont été jumelés interpréteront pour la première fois en public les solos qu'ils ont créés ensemble. Le résultat de cette rencontre humaine et artistique sera présenté dans le petit parc d'à côté. Quelques jours plus tard, une autre présentation aura lieu à la Maison de la culture du Plateau-Mont-Royal à l'occasion de l'évènement Québec Danse 2013.

## La genèse du projet

Tout a commencé en 2010, quand Isabel Mohn a intégré le groupe de danseurs réunis au CHUM par le Français Sylvain Groud. En France, soutenu par les ministères de la Culture et de la Santé, ce chorégraphe a installé ses studios dans une maison de retraite où il associe certains des résidents et membres du personnel au processus de création de ses œuvres. Il a été invité à mener un projet pilote dans un département de gériatrie à Montréal. Maryse Carrier participe, elle aussi, à cette première aventure : « J'avais envie d'amener la danse à des gens qui ne vont pas dans les théâtres, qui ne peuvent pas se déplacer, et de voir comment ils réagiraient à nos improvisations. Souvent, les gens me racontaient leur vie pendant que je dansais. C'est une belle façon d'humaniser les soins. Plus tard, quand Isabel m'a proposé de l'assister pour Corps miroirs, j'étais d'autant plus curieuse de voir ce que la danse pouvait apporter en psychiatrie que j'avais constaté, à l'occasion d'une dépression postpartum, à quel point les problèmes de santé mentale sont tabous. Je trouvais intéressant d'offrir une autre façon de s'exprimer que par les mots. »

Pour Isabel Mohn, qui a réalisé divers projets chorégraphiques en milieu hospitalier en France et en Allemagne, Corps miroirs traduit ce même désir d'offrir un moyen d'expression à ceux qui souffrent, mais il s'inscrit avant tout dans une démarche artistique. « Ayant grandi dans le Berlin divisé d'avant la chute du mur, je cherche toujours à comprendre et à dépasser les barrières culturelles, sociales ou psychologiques entre les individus, précise la

chorégraphe. Dans ce projet-ci, j'ai voulu provoquer la rencontre de différentes réalités humaines et physiques et brouiller les frontières habituelles entre "émetteur" et "récepteur" en basant le processus sur un échange créatif réciproque. J'avais donc besoin de danseurs capables de lire entre les lignes et de nourrir le processus de création sans le diriger. Je voulais aussi des profils différents en termes d'âge, de sexe et de personnalité pour refléter des caractéristiques et des aspects cachés des participants. »



Isabel Mohn, Jessica et Daniel Firth. Photo: CHUM, production multimédia

## Préparatifs *in situ*

Deux ateliers ont d'abord été offerts à des membres du personnel du CHUM parmi lesquels se trouvaient la travailleuse sociale France Perrier et l'infirmière clinicienne

Claire Renaud, qui ont ensuite accompagné l'ensemble du processus de Corps miroirs. L'idée était de présenter le projet, de convaincre le personnel de sa pertinence et de faciliter le ciblage des participants potentiels. « Ce premier contact est très important parce que notre présence peut être génératrice de tensions : les gens se demandent parfois ce qu'on peut apporter, commente Isabel Mohn. Il est aussi nécessaire car je cherche à moduler la relation entre soignant et soigné et à changer leurs visions respectives de l'autre. Par exemple, on nous avait mis en garde sur la réticence des participants à accepter les contacts physiques, mais la plupart d'entre eux les ont cherchés spontanément lors du premier atelier. »



Photo: CHUM, production multimédia

« J'étais d'abord sceptique sur les améliorations que cette médiation culturelle pouvait apporter en santé mentale, reconnaît Claire Renaud, mais j'ai pu effectivement constater qu'elle a agi à la fois comme révélateur et facteur de renforcement. On offre beaucoup de psychoéducation pour gérer la maladie, mais jamais d'ateliers créatifs. Ceux-là ont constitué une expérience extraordinaire pour plusieurs patients. Ils leur ont permis de s'extérioriser et de gagner en estime

d'eux-mêmes. Ils ont été très assidus, ce qui est rare et très significatif en psychiatrie. »

### **Apprivoisement nécessaire**

Après deux ateliers qui leur étaient réservés, les participants en ont partagé six avec les danseurs professionnels avec lesquels ils ont chacun créé un solo ou un duo de quelques minutes. Principalement basés sur le jeu, les exercices de réchauffement visaient la découverte du plaisir de bouger, la conscience du corps, le rapport à l'espace et aux autres, et le travail de l'imaginaire. Ensuite, il fallait donner des indications verbales aux danseurs pour les faire bouger dans l'espace et prendre des décisions pour faire évoluer la création. Un processus qui a demandé un apprivoisement de part et d'autre.

« Ma collaboratrice et moi avons surmonté facilement et avec plaisir les petits obstacles qui se sont présentés, raconte Lina Cruz. Elle était timide, assumait très bien son introversion et nous avons progressivement défini quelques images de base sur lesquelles je pouvais travailler. Je me suis permis d'élaborer librement à partir de ses consignes, me retenant souvent pour ne pas créer trop arbitrairement... J'ai senti que nous avons réussi à établir une grande



Sonya Stephan. Photo: CHUM, production multimédia

complicité. Elle reconnaissait des éléments de la chorégraphie qui lui rappelaient des histoires qu'on s'était racontées. Son regard et son sourire dans ces moments-là sont inoubliables! »

Sonya Stefan et Caroline Gravel ont quant à elles travaillé avec deux personnes différentes. « L'une d'elle n'a eu aucun problème à créer du mouvement et à prendre des décisions, que nous dansions ensemble ou pas, commente Sonya qui, dans son enfance, avait déjà été témoin du pouvoir bienfaisant du chant et de la danse sur un oncle schizophrène. L'autre avait du mal à me regarder et passait par l'infirmière pour me parler. J'ai choisi d'adapter mon énergie et mon approche pour aller à son rythme et pouvoir travailler seule avec elle. C'était un défi, mais c'est devenu facile et agréable. À la deuxième séance, elle m'a demandé mon horoscope et on a parlé de mon accent, de nos parcours et de toutes sortes de choses : famille, religion, danse, musique... C'est la seule fois où on a parlé. Ensuite, on s'est servi d'un cahier où les mots semblaient ouvrir la porte à la danse.»



Jessica et Caroline Gravel. Photo: CHUM, production multimédia

« Il s'agissait davantage de facilitation que de cocréation, opine Caroline Gravel. Les partici-

pants avaient très peu de notions concernant les modes de travail en création chorégraphique et les rôles possibles du danseur (exécutant, interprète, participant, improvisateur). Nous avons dû nous adapter à chaque "style" de direction. J'ai trouvé difficile de faire en sorte que le participant ne renonce pas devant les obstacles, de l'aider à surmonter des angoisses liées à la confiance en soi. Je ne suis pas outillée pour ça. »



Hanako Hoshimi-Caines. Photo: Sylvain Légaré

## Un encadrement personnalisé

Avant chaque rencontre, Isabel Mohn établissait un plan de travail et parlait ensuite avec les danseurs des défis rencontrés et des stratégies possibles pour les surmonter. Par la suite, la chorégraphe et son assistante Maryse Carrier guidaient les participants dans leur cheminement créatif en les faisant parler, écrire ou dessiner. Travaillant déjà depuis plusieurs années avec des femmes victimes de violence conjugale au sein de l'association Danse contre la violence, Maryse Carrier souligne le défi supplémentaire que constitue l'exigence de créer. « Les danseurs ont beaucoup aidé les participants qui se sont rendu compte que le chorégraphe ne décide pas de tout,



Lina Cruz. Photo: CHUM, production multimédia

commente-t-elle. Personnellement, je suis très contente de ce que tout le monde a accompli en six ateliers seulement. C'est sûr qu'il y a beaucoup de clichés dans ce qui a été produit, mais le but était de faire ce dont les participants avaient envie et le résultat est vraiment beau. »

« J'ai aimé le brouillage des frontières entre danse contemporaine et art populaire par le choix des musiques, notamment, qui a rendu la proposition très accessible à tous, poursuit Isabel Mohn. Je crois aussi que la sensibilité et la simplicité du résultat final est ce qui a vraiment touché les gens. Le processus a été très différent pour chacun; il m'a demandé une adaptation perpétuelle pour composer avec ce que les participants produisaient et ce que je voulais évoquer avec la forme

finale. Par exemple, même si plusieurs auraient voulu qu'on présente leur travail autrement, j'ai choisi des performances en boucle et en simultané pour refléter la façon dont se sont déroulés les ateliers. Et dans l'ensemble, nous avons abouti à des danses traduisant bien ce que les participants voulaient créer d'un point de vue formel, mais qui portait aussi une part de leur propre état intérieur, de leur fragilité, ce qui était fondamental pour moi. »



Photo: Sylvain Légaré

« Les danseurs ont été formidables, conclut quant à elle Claire Renaud. Ils ont établi un contact très naturellement avec les patients, ont été très gentils, très tolérants et très à l'écoute. Ils ont bien traduit leurs demandes et ont même accepté que certains dansent avec eux en public. » De fait, tout en étant génératrices de stress, les présentations publiques ont surtout suscité la fierté des patients et de leur famille, permettant à certains de se révéler sous un tout nouveau jour et de prendre une place dont ils doutaient qu'elle leur revienne. Et malgré les petites difficultés et frustrations inhérentes à tout projet, la satisfaction est si grande pour tous et toutes qu'il est plus que probable que l'opération soit très bientôt reconduite.